

Sur  
l'échiquier  
du pouvoir

*À tous ceux que j'ai pu rencontrer sur ma route*

Frans van Daele

---

Dans les coulisses du  
monde diplomatique

---

Sur  
l'échiquier  
du pouvoir

***Racine***

**www.lannoo.com**

Enregistrez-vous sur notre site Internet et nous vous enverrons régulièrement une lettre d'information sur nos nouvelles publications, ainsi que des offres exclusives.

Traduit du néerlandais par Michel Perquy, KALAMOS Communications

**Couverture** : Studio Lannoo (Mieke Verloigne)

**Crédit photo de couverture** : © Jimmy Kets

**Mise en page** : Studio Lannoo avec la collaboration de Banananas

**Texte** : Guy Janssens

© Éditions Lannoo s.a., Tielt, 2019 et Frans van Daele

D/2019/45/558 – ISBN 978 94 014 6500 7 – NUR 697

L'éditeur s'est efforcé d'appliquer les prescriptions légales en matière de copyright, mais il n'a pas été toujours possible de définir avec certitude l'origine des images dans le cahier de photos.

Quiconque estime pouvoir encore faire valoir des droits sur ces images, est prié de s'adresser à l'éditeur par [maarschappij@lannoo.be](mailto:maarschappij@lannoo.be).

Tous droits réservés. Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, introduit dans une banque de données ou publié sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique ou de toute autre manière, sans l'accord écrit préalable de l'éditeur.

# Contenu

<b>Préface par Herman Van Rompuy</b>	<b>7</b>
<b>Avant-propos</b>	<b>11</b>
<b>1</b> — Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague...	<b>13</b>
<b>2</b> — Apprentissage chez des prestidigitateurs (1971-1972)	<b>28</b>
<b>3</b> — Premiers pas en Europe (1972-1977)	<b>38</b>
<b>4</b> — L'Europe : un projet de civilisation	<b>48</b>
<b>5</b> — L'Union européenne : pourquoi ? Quoi ? Comment ?	<b>56</b>
<b>6</b> — L'école de la Grèce (1977-1981)	<b>73</b>
<b>7</b> — Antici (1981-1984)	<b>86</b>
<b>8</b> — Porte-parole (1984-1986)	<b>92</b>
<b>9</b> — Ma période romaine (1986-1889)	<b>108</b>
<b>10</b> — Les Nations unies (1989-1993)	<b>118</b>
<b>11</b> — Directeur général de la politique (1993-1997)	<b>134</b>
<b>12</b> — Représentant permanent auprès de l'Union européenne (1997-2002)	<b>156</b>
<b>13</b> — Souvenirs d'une année américaine tendue	<b>182</b>
<b>14</b> — A shining city on the hill?	<b>210</b>
<b>15</b> — Retour à Bruxelles (l'OTAN)	<b>229</b>
<b>16</b> — Chef de cabinet d'Yves Leterme (2009)	<b>241</b>
<b>17</b> — La présidence d'Herman Van Rompuy (2009-2014)	<b>246</b>
<b>18</b> — Gentilhomme de cour	<b>282</b>
<b>Épilogue</b>	<b>304</b>
<b>Index</b>	<b>308</b>



## Préface – Herman Van Rompuy

Je connais Frans van Daele depuis quarante-trois ans au moins. Ainsi qu'il le rappelle, j'ai fait sa connaissance par un ami de mon frère au collègue. J'ai été frappé par son érudition, son intelligence et une communauté de nombreuses valeurs issues de notre enseignement gréco-latin. Je l'ai introduit au bureau national des Jeunes CVP en 1975. Nous ne nous sommes plus jamais perdus de vue dans les différentes fonctions que nous avons occupées. Frans est donc un compagnon par l'esprit et par notre appartenance à la même génération.

Il prétend lui-même être un diplomate et non un homme politique. Mais tout politicien se doit d'être diplomate, et le diplomate est constamment plongé dans les thèmes politiques. L'angle d'approche est différent mais les points communs sont innombrables.

Sa carrière de fonctionnaire n'a pas d'égale en Belgique. Il a occupé tous les postes diplomatiques importants et a été chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères, du président du Conseil européen et du Roi. Aussi s'est-il vu nommé à juste titre ministre d'État. « *Un prisonnier de la chose publique* ».

Je me réjouis aussi de ce livre parce qu'il y aborde ma première période au Conseil, avec la crise de la zone euro et le rôle que nous y avons joué. Puisque Frans s'y est attaqué, je n'ai plus besoin de le faire. Je n'en avais d'ailleurs pas l'intention ! Mais c'est bien que ce soit couché par écrit. Et je répète ce que j'ai dit par le passé : je n'aurais jamais accepté cette tâche archidifficile en Europe si je n'avais pas été sûr qu'il serait mon *compagnon de route*.

J'y ajoute la réflexion suivante. Pour Frans comme pour moi, l'unification européenne est presque une valeur en soi. Elle est en effet au service de valeurs élevées comme la paix, la démocratie et la prospérité pour tous. Mais, surtout, coopérer au-delà des différences de langue, de culture, de religion, de convictions et tant d'autres, est une valeur en soi. Je n'ai jamais perçu le sens d'une démocratie de l'*enemy thinking*. L'on déclare beaucoup trop facilement aujourd'hui que la démocratie est le désaccord organisé pour justifier de dire n'importe quoi ou d'invectiver n'importe qui. Il s'agit de beaucoup plus que d'une simple question de style. C'est une question de civilisation. L'unification européenne est une question de civilisation.

Frans van Daele décrit l'existence d'un diplomate du plus haut niveau. Avec ses contraintes puisqu'il doit opérer à l'intérieur d'un cadre politique qu'il ne définit pas lui-même, encore qu'il soit en mesure d'y apporter quelques corrections pour avoir une chance de réussir. Mais, une fois que le cadre est bien établi, le diplomate entre en jeu avec sa créativité et son savoir-faire. Il doit se familiariser avec les sujets les plus divers. Un expert en généralités mais non en banalités. Frans a fait des études de philologie romane. Je lui ai dit un jour que « les romanes mènent à tout pourvu qu'on en sorte ». Un diplomate doit arriver à des solutions, il ne peut se contenter d'être diplomatique. La morale des intentions ne suffit pas. Il pratique la morale des résultats.

Parfois, le diplomate doit s'appliquer à la limitation des dégâts. Frans en parle à divers endroits. Comment il a fallu trouver une issue pour une erreur de calcul au traité de Nice. En faisant une démonstration par l'absurde. Ou comme quand la Belgique s'était découvert une vocation de pays pilote par la loi sur le génocide et qu'elle découvrit soudain que le président américain en exercice aurait dû être déclaré *persona non grata*. Il faut alors des trésors de

patience, d'inventivité, de confiance et de force de persuasion. Des vertus classiques mises en pratique.

Le chroniqueur a bien fait de ne pas entrer dans des détails ou des données personnelles (« ce misérable petit tas de secrets », comme disait Malraux), mais de donner une vaste description de ce qu'il a vécu avant de passer chaque fois au niveau supérieur de l'analyse. Les simples faits s'oublient aisément. Qui se souvient de l'affaire Passtoors ? S'il faut naturellement à chaque fois franchir l'obstacle, il ne faut s'y arrêter que pour en tirer des conclusions générales. C'est cela surtout qui intéresse le lecteur d'aujourd'hui et de demain. « *Historia magistra vitae* », l'Histoire nous enseigne la vie.

On sous-estime souvent l'aspect nomade de l'existence du diplomate. À chaque fois de nouvelles personnes, une nouvelle demeure, de nouveaux univers. Heureusement, Frans est un remarquable polyglotte et, heureusement, Chris a été à ses côtés au fil de toutes ces années. Sa véritable « *compagne de route* ».

Ce livre est le récit non pas d'un diplomate, mais d'un diplomate du plus haut niveau. Il pouvait appeler l'Élysée, la Maison-Blanche ou le Bundeskanzleramt d'égal à égal. C'est une façon, pour un petit pays et un peuple encore plus petit, d'être grand. Ce qui n'était certes pas notre unique motivation. En fin de compte, nous travaillons tout simplement pour un monde meilleur. Ce n'est qu'alors que nous déposons les rames. Sans cela, ce ne serait que « la foire aux vanités ».



## Avant-propos

« Je vois ce que tu ne vois pas et la couleur est... » Pour un observateur, le plus ardu est de décider si quelque chose n'est que le fruit temporaire du hasard ou un véritable courant sous-jacent. Nombreux sont ceux qui estiment que Trump est juste un concours de circonstances, mais je pense que, par certains aspects, il s'agit ici d'une sorte de cristallisation du long processus de retrait américain des affaires du monde. Au moment de la dissolution de l'ennemi héréditaire, l'Union soviétique, la raison principale de l'engagement américain dans le monde s'évanouit de même ; on vit augmenter rapidement les réticences par rapport à toute intervention militaire ainsi que la méfiance envers le multilatéralisme. Décider si un pareil phénomène n'est que superficiel ou, par contre, fondamental est extrêmement difficile. Ou, citant Victor Hugo dans l'épilogue de *L'Année terrible* (1872) : « Tu me crois la marée et je suis le déluge ».

Il est inutile d'explorer ce livre à la recherche de révélations croustillantes. L'on n'y trouvera pas davantage des règlements de compte. Contrairement à Procope, je ne conserve pas de version non censurée dans mes tiroirs. Je dispose bien de vastes annotations et de carnets personnels, mais je les destine à une mise en dépôt. Ce livre propose plutôt un retour en arrière sur mes années dans la forge de Vulcain. Je choisis d'écrire des souvenirs dont j'espère qu'ils seront 'parlants'. À contre-courant de l'esprit contemporain, j'espère apporter la preuve qu'il n'est pas nécessaire de toujours démolir, mais qu'il est possible aussi de construire. Parmi d'innombrables événements, j'ai surtout grappillé ce qui peut rendre vivante une diplomatie constructive. Raconter simplement l'histoire de sa vie revient

en général à se mettre à écrire sa propre oraison funèbre. C'est pourquoi je préfère présenter une diplomatie 'en action' à l'aide d'une poignée d'exemples vécus. En adressant un bref clin d'œil à Ingmar Bergman et son *Septième Sceau*, j'ai choisi le titre *Sur l'échiquier du pouvoir* parce que le pouvoir est comme le feu : sans portes coupe-feu, sans contrôles et contrepouvoirs, il risque de devenir très vite dangereux.

Quoi qu'il en soit, j'espère que mes exemples vécus pourront donner une idée tant soit peu approfondie d'un métier inconnu. Reprenant les mots d'un collègue français, l'ambassadeur Claude Martin, je dirais : « La diplomatie est plus qu'un dîner de gala ».

Sur les conseils de mon éditeur, j'ai finalement supprimé beaucoup de noms de collègues belges et étrangers parce qu'ils sont 'inconnus au bataillon' parmi le public de lecteurs. Pourtant, je demeure reconnaissant envers ces nombreuses personnes auxquelles je dédie d'ailleurs cet opuscule, dans l'espoir qu' « un peu de votre voix a passé dans mon chant », comme l'a écrit Yourcenar.

Ceci est aussi l'endroit approprié pour dire merci à Guy Janssens et Laura Lannoo pour leur assistance lors du travail solitaire visant à rendre ce manuscrit lisible. Un remerciement tout particulier à Herman Van Rompuy pour sa préface. *Amicitia fortior.*

# 1

—

## Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague...

### **Jantje van Sluis (1947-1960)**

Sluis était un village verrouillé, dans le temps et dans l'espace. Non qu'il n'y eût quelques chenapans indisciplinés ou autres olibrius comme dans tout autre endroit, mais l'horizon en marquait l'extrémité. Ou, comme l'a chanté Jacques Brel dans *Le Plat Pays* : « des vagues de dunes pour arrêter les vagues ». Quand ma grand-mère me racontait sa jeunesse à Steene, près d'Ostende, c'était souvent comme si le temps n'avait pas avancé depuis lors. Ni fax ni portable, ni Internet ni Facebook n'ont marqué notre jeunesse. La musique n'arrivait que par la radio belge (le programme de bel canto du père de Michel-Étienne Van Neste) et quelquefois grâce à un guignol qui passait représenter *Le Barbier de Séville*. La troupe de théâtre du village avec laquelle mon père joua *Barabbas*, de Michel de Ghelderode, perçait les nuages une fois par an. Dans le doux village de Sainte-Anne-ter-Muyden se produisait encore de temps à autre une troupe itinérante d'acrobates, de farceurs, de prestidigitateurs et autres avaleurs de sabre. *Les derniers des saltimbanques*. Ils peuplent d'ailleurs dans toute leur diversité bariolée les tableaux et les récits de mon demi-frère aîné Nico van Daele.

Officiellement du moins, nous habitions les Pays-Bas et, le jour de la Fête de la Reine, il nous fallait participer aux courses en sac et

manger des biscottes aux granulés de sucre orange. Les Pays-Bas, « de l'autre côté de l'eau », pouvaient paraître lointains, mais La Haye nous tenait fermement sous son emprise jacobine et parfois calviniste.

Lorsque le prix d'une traversée en bac entre Breskens et Vlissingen fut augmenté par décision du pouvoir, la colère populaire gronda. Quelques exaltés évoquèrent un rattachement à la Belgique. Ce fut ma première expérience en politique. À l'aide d'une couleur rouge sang, j'allai gribouiller sur les murs du pensionnat français délabré à côté de chez nous la devise « *Voor Vrije Veren* » (Pour la gratuité du bac). Je ne me risquai pas davantage aux côtés des exaltés. Les Pays-Bas me semblaient par trop agréables pour m'en distancier trop. En prenant, des années plus tard, mes fonctions de chef de cabinet auprès d'Herman Van Rompuy, je m'entretenais tout autant avec mes relations néerlandaises qu'avec Berlin ou Paris. Les anciennes amours... Lorsqu'un membre de la famille d'Orange-Nassau m'interrogea un jour longuement sur les heurs et malheurs de la Belgique, elle s'expliqua : « C'est que notre famille vient originairement de Bruxelles ». Magnifique ! Il est exact que les Pays-Bas se sont en effet constitués en tant qu'État avec la participation décisive de réfugiés calvinistes venus du sud. Ce n'est pas par hasard que le parler brabançon, censé être « solennel », a joué un rôle important dans la traduction officielle de la Bible protestante, la Bible des États (généraux).

Les Pays-Bas sont beaucoup moins homogènes que nous ne l'imaginons en Belgique. À cette époque du moins, il existait là aussi des citoyens de premier et de second rang. Pas étonnant que Wilders ait remporté ses premiers succès dans le sud du pays. La ligne de démarcation était non pas linguistique mais religieuse. Porteurs de prénoms officiels latinisés, les catholiques étaient alors soupçonnés de prendre leurs ordres de Rome et non de La Haye. Jusque durant l'avant-guerre, le gouvernement central veillait méticuleusement à nommer, dans les provinces méridionales des Pays-Bas, des

protestants comme maires (non élus) et comme commissaires de la maréchaussée. Douwe Breimer, un Frison qui siégeait en sa qualité d'ancien recteur de Leyde au conseil d'administration de la KU Leuven, me divertit un jour fort joyeusement en entonnant à haute voix un chant des Gueux de sa jeunesse : « *Papen zijn zoals apen. Ze klimmen in bomen om in de hemel te komen. Ze trekken aan de verkeerde bel en komen in de hel* »<sup>1</sup>. Mais cette époque est révolue. Tout comme les Flamands en Belgique, les catholiques aux Pays-Bas ont progressivement acquis leur place légitime dans un État qui s'était constitué en dehors d'eux. Ce qui a poussé de travers peut être rectifié. Si on ne croit pas cela, mieux vaut se tenir loin de la politique et de la diplomatie, là où il est précisément question de la (re) faisabilité des choses. Avec le temps, la Belgique elle aussi s'est adaptée à une nouvelle donne. Je pense d'ailleurs que seule la démocratie permet de réaliser ce genre d'adaptations de façon pacifique.

Dans ce village recroquevillé et dissimulé de jadis, je découvris assez vite les fenêtres néanmoins restées ouvertes.

Le journal *De Volkskrant* (jadis encore catholique), l'hebdomadaire *Elseviers Weekblad* (jadis encore en format journal) et l'hebdomadaire illustré *Katholieke Illustratie* satisfaisaient la soif du monde extérieur. Et lorsque la télévision en noir et blanc fit son apparition, on eut le sentiment que le progrès ne s'arrêterait plus. Catholiques et protestants commencèrent même à se parler. Ma mère échangeait chaque semaine le *Katholieke Illustratie* pour *De Spiegel* de sa voisine calviniste. Je lisais ce qui me tombait sous la main. C'est d'ailleurs à cette époque que j'appris à manier notre langue, grâce à notre excellent maître principal, monsieur Bukkens. C'est lui qui m'apprit que la langue la plus belle est la langue maternelle. Et ce n'est pas sans raison que je me découvrais chaque fois en passant devant le buste de Johan Hendrik van Dale sur les remparts de Sluis. Nos instituteurs croyaient encore en la force des mots, dont je

---

1 « Les calotins sont comme des singes. Ils grimpent dans les arbres pour arriver au ciel. Ils tirent la mauvaise sonnette et tombent en enfer ».

me servis d'ailleurs aussitôt pour constituer une bande dans la cour d'école. Les mots en effet ne sont pas un but en soi, mais un outil. La diplomatie et l'art de convaincre s'apprennent en fait dès la quatrième primaire.

Se référant par son latin et ses chasubles à un autre univers (*Roma locuta, causa finita* ou Rome a parlé, la cause est entendue) et à une autre temporalité (*sub specie aeternitatis* ou sous l'aspect de l'éternité), l'Église catholique ouvrait de lointains horizons et des panoramas infinis. Le *Voetreis naar Rome*<sup>2</sup>, de l'écrivain Bertus Aafjes, me passionnait par son langage poétique, mais aussi par ses idées jugées suspectes. Il confirma d'une certaine manière mes premiers soupçons que quelque chose ne collait pas : pourquoi marmonner une indulgence ne réduisant que de sept jours la peine de purgatoire alors que le même nombre de mots garantissait une indulgence éternelle ? Et puis, ce coup de grâce quelques années plus tard : la suppression du latin dans la liturgie. J'ai toujours trouvé cela bizarre, un troc interdisant de revoir le contenu mais non la forme. *Sic transit gloria...*

Le canal de Damme (*Damsche Vaart*) ouvrait d'autres horizons. Un chemin de halage attrayant nous conduisait à vélo par Damme jusqu'à Bruges, où ma mère me fit découvrir les Primitifs flamands. La Flandre opulente de jadis. Et, dans l'autre direction, nous découvririons les vestiges de la plaine du Zwin dont l'embouchure vers Cadzand nous servait de terrain de jeu. Ma mère m'offrit en 1957, pour la Saint-Nicolas, le livre *Vie et mort du pays du Zwin* d'un certain Jean-Didier Chastelain avec une préface du comte Léon Lippens : un merveilleux livre qui ressuscitait galions et galères. Sur l'autre rive du Zwin me revient encore aujourd'hui un vers du poète Guido Gezelle : « *Wanneer de zonne in het westen zinkt, en zeewaarts henen gaat* »<sup>3</sup>. L'horizon lointain... En vacances chez mes grands-parents à Vlissingen, je découvris sur la digue de l'Escaut la

---

2 Un voyage à pied à Rome.

3 « Quand le soleil descend à l'ouest, et disparaît en direction de la mer ».

statue de l'amiral Michiel de Ruyter et, à l'école, nous devions chanter à tue-tête : « *Piet Hein, zijn naam is klein, maar zijn daden benne groot, hij heeft gewonnen de Zilvervloot* »<sup>4</sup>.

Et puis, ces autres livres par milliers : outre Pim Pandoer, Biggles, Arendsoog et Witte Veder, beaucoup de récits de missionnaires comme *Le mensonge sabbat sur la Chine*, écrit par un missionnaire américain. L'Antiquité, déjà, dans les manuels de mes demi-frères plus âgés qui étudiaient le latin et le grec au gymnase d'Oostburg. Ou encore ce dictionnaire grec-français que j'avais trouvé au cours d'une de mes expéditions dans le pensionnat français délabré derrière chez nous. Lors du dîner de retour donné à l'occasion de la visite officielle du roi Philippe et de la reine Mathilde aux Pays-Bas en novembre 2016, j'eus le plaisir de m'entretenir avec la présidente du Sénat (d'un côté) et S. A. R. la princesse Margriet (de l'autre côté), notamment sur nos lectures de jeunesse. Toutes les mêmes. Nous bavardâmes à bâtons rompus comme si nous étions la dernière génération à avoir eu des lectures.

Dans ma jeunesse, les histoires de guerre étaient encore partout. En 1944, Sluis avait été pilonné lourdement par les Alliés. Le village pleura soixante-cinq morts et de nombreuses habitations (dont la nôtre) furent la proie des flammes. Mon père avait sauvé plusieurs personnes de leur maison en feu. Brave en temps de guerre, il se montra parfois trop brave type en temps de paix. C'est de lui que j'ai appris le danger d'être trop bon. Une amie de cœur m'approuverait plus tard : « Il ne s'agit pas d'être bon, mais d'être juste ». Quoiqu'il en soit, le « dommage collatéral » n'était pas une notion abstraite à Sluis. Sur ce point, les avis ne différaient pas. Cependant, mon grand-père qui avait « fait » l'Yser et mon père qui détestait les nazis n'arrivèrent jamais à se mettre d'accord sur la question de savoir laquelle des deux guerres mondiales avait été la pire. En fait, leur débat opposait « occupation » et « tranchées ». Je trouvais cette

---

4 « Piet Hein, son nom est petit mais ses actes sont grands. Il a conquis la flotte d'argent ». Piet Hein était un corsaire néerlandais (1577-1629).

discussion bizarre. Dès cette époque, « plus jamais ça » me sembla l'issue évidente de ce dilemme. Comme enfant, je comprenais déjà trop bien à quel point ces deux guerres avaient bouleversé la vie de tant de gens. Grâce à l'Union européenne (et au parapluie américain), ce genre de bouleversement a heureusement épargné notre génération.

## **Échoué sur la plage (1960-1966)**

Bien que Sluis et Knokke ne soient séparées que par les dunes et le Zwin, mon passage à l'enseignement secondaire à Knokke fut un véritable choc culturel. J'y fus considéré comme quelqu'un venu s'échouer sur la plage. Mon premier test de néerlandais n'arrangea rien : ce fut un fiasco total parce qu'il me fallut transposer en néerlandais des mots du dialecte local. Mon problème était que je n'y arrivais pas parce que je ne connaissais pas ces mots en dialecte. Même après avoir appris le ouest-flamand en deux temps trois mouvements, je ne pus me débarrasser du sceau indélébile de « hollandais ». Pour comble d'infortune, à l'école, les insurgés belges de 1830 étaient soudain devenus des combattants de la liberté. Heureusement, ma grand-mère s'était enfuie en 1914 de Bruges aux Pays-Bas avec son fils – mon futur père – tandis que mon grand-père se battait sur le front de l'Yser. Bref, je disposais tout de même heureusement de quelques lettres de noblesse belges, prouvant que je n'étais pas un simple « intrus hollandais ».

Mais je ne devins évidemment pas pour autant un habitant de Knokke « de souche ». Lorsque, jeunes chefs scouts, nous eûmes un conflit avec le vicaire vraiment trop vieux jeu, nous fûmes tous contraints de démissionner. Pour être réengagés ensuite, à l'exception de votre serviteur, qui passait pour « trop rebelle » (déjà...). Une brève enquête me révéla que mes compères de Knokke étaient

convenus de rejeter sur moi toute la culpabilité. Cela aussi, ce fut une leçon de diplomatie fort utile...

## UN CATHOLIQUE CULTUREL

En lisant les mémoires de feu le professeur Roger Blanpain, personnage formidable et non dépourvu d'originalité, je retrouvai dans le Grammont de sa jeunesse cette époque où l'Église avait encore un réel pouvoir. En Flandre-Occidentale plus encore qu'ailleurs. Le directeur de l'école des Frères et le directeur du collège Saint-Pierre de Blankenberge se classaient parmi les anges et les archanges. Les scouts catholiques dirigés par le vicaire Baecke étaient censés se comporter comme autant de « *milites Christi* », ce qui ne me plaisait guère. Malgré tout cela, le système catholique me fascinait beaucoup : non que je crusse souvent en Dieu (à Dieu ne plaise), mais parce que l'Église m'apparut comme une excellente école des rapports de force. J'appréciais aussi les curés en tant que garants de l'ordre social (la dimension spatiale) et porteurs de notre civilisation (la dimension temporelle). Il est vrai que, dans mon collège catholique, on n'apprenait rien sur l'argent, les femmes et la politique. Trois sujets à propos desquels l'Église entretient ses propres doutes. On supposait sans doute que ces trois domaines s'apprenaient aussi sur le tas. Ce qui fut le cas.

Entre-temps, j'ai été confronté en Flandre et en Belgique à pas mal de choses nouvelles. Les rapports de classes subissaient une pression de plus en plus forte et la Flandre vivait le début d'une véritable déferlante d'émancipation, ouvrant du même coup un avenir à des garçons sans le sou et sans réseau. Mes premiers amis en Belgique étaient d'ailleurs des gens un peu en marge. Monsieur Maene, qui m'enseigna le latin et qui connaissait un peu de tout. Raf Declercq, dirigeant de la Volksunie à Knokke, était un intellectuel lettré, lui-même auteur de quelques beaux romans comme *Het Spel der Ongebondenheid* et *Stilte* (sur les progrès de sa surdité). Il m'a fait découvrir la littérature néerlandaise et aura été le premier à

me donner le goût de la musique classique. Il m'emménait chaque année assister à la *Passion selon saint Matthieu* dans la petite église gothique d'Aardenburg. À partir de là, il n'y avait qu'un petit pas à franchir vers le baroque et la musique du pouvoir (*Le Roi danse*). Son fils Luuk Declercq et moi devînmes des amis intimes. Avec le temps, mes sentiments flamands s'intensifièrent, au point de m'inscrire chez les Jeunes de la Volksunie. Pour les élections communales de 1970 à Knokke, je figurai sur la liste ouverte « *Volks- en Middenstandsbelangen* » de la Volksunie. En tête de liste figurait Raf Declercq, qui deviendrait plus tard parlementaire, tout comme le serait aussi sa charmante fille Veerle pour les Verts. La Flandre était alors en pleine conquête de sa place légitime au sein de la Belgique et il me sembla que c'était une superbe aventure à vivre pour le jeune garçon que j'étais. Je quittai cependant la Volksunie au cours de mes études à Louvain. Pas seulement parce que mon amie de cœur était d'un autre avis, mais parce que je trouvais irréaliste la thèse de l'indépendance flamande. Je pensais déjà qu'il était plus sensé de revendiquer pour la Flandre sa place équitable dans l'ensemble belge. Ce qui m'amena tout naturellement au CVP de l'époque... En d'autres termes, je découvris alors que je pouvais être classé parmi les « catholiques culturels », d'ailleurs toujours partout présents dans la Flandre d'aujourd'hui. Nous appartenons ainsi à l'ancienne Francie médiane qui s'étend de la Flandre jusqu'en Toscane en passant par la Bourgogne, la Bavière et la Suisse, où catholicisme et capitalisme essaient depuis des siècles de se damer le pion réciproquement.

## **KNOKKE, ENCORE ET TOUJOURS**

Encore des livres : Sven Hedin sur ses voyages d'exploration en Asie centrale (beaucoup plus tard, j'achetai en mémoire de lui une vieille carte contenant une tache blanche, « les parties inconnues de l'Asie centrale »), et, de Gulbrandsen, la saga familiale *Là-bas... chante la forêt* sur la vie proche de la nature en Norvège. Pour des raisons